

MARGUERITE BOURGEOYS DE MONTRÉAL

La première sainte du Québec

Oui, c'est Montréal qui a fourni cette grande sainte à notre pays. Cette éducatrice ardente nous a laissé des écrits puissants et une immense famille de religieuses qui vont bientôt disparaître chez nous, semble-t-il, pour resurgir ailleurs dans des pays où elles se sont faites missionnaires dans des pays lointains. Et c'est le Québec d'aujourd'hui qui est devenu une terre de mission: « Si tout n'est pas mis en oeuvre pour permettre à des gens d'entrer dans l'expérience chrétienne et pour enfanter de nouveaux chrétiens, hé bien! dans quelques années, il ne restera plus de l'Église du Québec que le minimum pour entretenir un grand service public du religieux. » (1) (Nouvel informateur catholique, 6 mai 2001, p. 9).

Pourtant, nous savons ce que le Québec doit au soeurs de la Congrégation Notre-Dame fondée ici même par sainte Marguerite* Bourgeoys. Ces milliers d'éducatrices souvent exceptionnelles ont permis au cours de plus de trois siècles à des milliers de Québécoises de devenir des femmes authentiques. C'est à 33 ans que cette Française originaire de Troyes-en-Champagne arrive à Québec en 1653, après une traversée de l'Atlantique qui a duré deux mois. On n'a guère l'idée de l'immense courage que cela demandait pour une femme d'entreprendre une telle aventure, de s'établir dans un petit village, Montréal*, établi depuis à peine quelques années, en 1642, sur une grande île parmi des Amérindiens. On pourrait l'appeler « Mère Courage », elle qui n'hésitera pas à refaire la traversée de l'Océan trois fois pour régler mille problèmes.

Sainte Marguerite Bourgeoys raconte que « dès ma petite enfance, Dieu m'avait donné une inclination particulière pour rassembler les petites filles de mon âge afin de nous grouper et de travailler ensemble pour gagner notre vie ». On peut dire que cette jeune fille n'a rien d'une petite renfrognée. À 18 ans, ayant perdu sa mère, elle doit voir à aider ses frères et soeurs plus jeunes. Elle apprend donc à se dévouer davantage, et on peut dire que c'est là le début de sa grande démarche vers la sainteté. C'est ainsi qu'à 20 ans, le 7 octobre 1640, lors d'une procession, elle lève les yeux sur la Vierge de pierre qui orne un portail : « En l'apercevant, je la trouvai très belle, et en même temps je me trouvai si touchée et si changée que je ne me connaissais plus.» C'était si saisissant que tout le monde s'est rendu compte qu'il se passait quelque chose de spécial dans l'âme de la jeune Marguerite Bourgeoys. Elle prend donc la décision de servir Dieu et de devenir une chrétienne convaincue. Elle se choisit un directeur spirituel qui va l'engager trois ans plus tard à fonder une communauté laïque de femmes consacrées. Mais ça ne va pas. Elle rencontre plutôt le chevalier Paul Chomedey de Maisonneuve* qu'elle avait vu en songe; il lui demande de devenir maîtresse d'école à Ville-Marie au Canada. Sainte Marguerite Bourgeoys décide aussitôt de partir sans rien apporter qu'un petit paquet de rien du tout.

C'est le 16 novembre 1653 qu'elle arrive à Montréal. Il n'y a que 150 habitants. Le climat rigoureux et les privations ont fait mourir tous les enfants. Pas d'enfants, pas d'école. Ce n'est que quatre ans plus tard que Marguerite Bourgeoys pourra enfin ouvrir son école, dans une étable ! Ses deux premières élèves seront Marie Duménil et Jeanne Loisel; voilà des noms de famille connus au Québec et même un peu partout au Canada et aux États-Unis où les descendants ont émigrés au cours des siècles. Sainte Marguerite aide alors Jeanne Mance*, à

l'Hôtel-Dieu qu'elle a fondé. Elle pousse le jeune gouverneur, Monsieur de Maisonneuve, à vivre comme un chrétien authentique et elle l'encourage à élever une chapelle: Notre-Dame de Bonsecours, chapelle que nous devrions tous visiter pour y prier et réfléchir aux sources chrétiennes de notre pays.

La vie mouvementée de sainte Marguerite Bourgeoys ne se résume que bien difficilement. Il faut lire absolument une ou deux biographies pour comprendre la vaillance de cette femme exceptionnelle. Mentionnons qu'en 1658, elle repart en France avec Jeanne Mance pour trouver de l'aide. Le retour est dramatique. Jeanne Mance risque de mourir tant la traversée est difficile. De nombreux passagers meurent de la peste. De retour à Montréal, elle voit Dollard des Ormeaux partir avec seize jeunes Montréalais pour aller au devant d'une bande d'Iroquois qui menacent leur petite ville. Ils mourront tous. Mais finalement Montréal trouvera la paix, après que deux prêtres et le secrétaire de Maisonneuve seront tués à leur tour. La Bienheureuse Marie de l'Incarnation*, ursuline à Québec, note à ce sujet : « Les Iroquois se sont rendus souples à notre sainte foi ; ils sont un grand peuple ; ils font baptiser tous leurs enfants et tous se rendent assidus à la prière et à l'instruction ». En 1665, le roi de France remplace le fondateur et gouverneur Monsieur de Maisonneuve après 23 ans de dévouement. On peut imaginer le chagrin qu'éprouve Marguerite Bourgeoys qui en est très affectée. Elle aura bien d'autres épreuves tout au long de sa vie.

On pourrait s'étendre sur les péripéties de la vie de cette grande sainte. Mais ce qui est encore plus intéressant, c'est l'esprit qui l'a animée comme fondatrice de la Congrégation Notre-Dame. Elle résume ce qu'elle a voulu en fondant cette congrégation d'éducatrices. « Il m'a toujours paru qu'un certain esprit de simplicité, de docilité, de pauvreté, de dégagement de toutes choses et d'abandon à la divine Providence doivent être le caractère et le véritable esprit de notre congrégation ». On croirait lire Mère Térésa* de Calcutta: « Toute jeune fille qui demande à être reçue doit se résoudre à quitter non seulement tous les principes et maximes du monde, mais encore à se quitter elle-même, à rompre avec ses mauvaises habitudes et même avec ses simples désirs. Elle doit se défaire de l'attachement à ses parents, à ses amis, à tout ce qui peut lui occuper inutilement l'esprit. Je la préviens qu'on pourra l'employer aux tâches les plus ingrates et les plus contraires à son inclination ». Il me semble en effet que cela ressemble beaucoup à la règle des Missionnaires de la Bienheureuse Mère Térésa. Il y a dans l'Église, chez ses saints en particulier, une grande insistance sur la pratique de la simplicité et de la pauvreté, ainsi que sur l'obéissance mêlée au détachement absolu. C'est toujours le même esprit de sacrifice total dans l'abandon et le dévouement sans doute joyeux, par amour pour Dieu et pour être vraiment disponible au service des autres. D'ailleurs, sainte Marguerite Bourgeoys ajoute : « Qu'elle fasse tout avec modestie, retenue et dévotion ; qu'elle mortifie ses sens ; qu'elle évite les conversations qui ne sont pas nécessaires et qu'elle tâche de demeurer toujours en la présence de Dieu ».

Sainte Marguerite Bourgeoys conçoit admirablement la vie religieuse. « C'est ce que j'ai toujours le plus désiré : que le précepte de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses et du prochain comme soi-même, soit gravé dans tous les cœurs. » - « Ah ! mes chères Sœurs, faisons revivre parmi nous le vrai esprit de cordialité et d'amour qui faisait la gloire et le bonheur du premier christianisme. » Ces femmes du XVIIe siècle, à Montréal, sont d'un courage extraordinaire: « On nous demande pourquoi nous faisons des missions qui nous mettent en

hasard de beaucoup souffrir, et même d'être prises, tuées, brûlées par les sauvages. Nous répondons que les apôtres sont allés dans tous les quartiers du monde pour prêcher Jésus-Christ, et, qu'à leur exemple, nous sommes pressées d'aller le faire connaître dans tous les lieux de ce pays où nous serons envoyées.»

Sainte Marguerite Bourgeoys est demeurée fidèle jusqu'au 12 janvier 1700, à la veille de ses 80 ans. Canonisée le 31 octobre 1982, elle est fêtée par l'Église le 12 janvier. On peut vénérer son tombeau à la Maison-Mère de la Congrégation Notre-Dame à Montréal. N'hésitons donc pas à lire au moins l'un des nombreux livres consacrés à cette grande sainte. Lisons au moins ses écrits. C'est fascinant. Après tout, c'est notre sainte.